

LE PERE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

ÇA RONFLE CHEZ LES GUEULES NOIRES !

RICHE DYNAMITADE A LA CLÉ

Singe Verrier Pantinois Tarabusté

TOUJOURS LE MILITARISME !



Maboulisme Russian

Mille petites marmites, je suis bougrement en colère !
Oh oui, nom de dieu, je suis dans une colère multicolore !
Et y a de quoi, saperlipopette !
Là, vraiment, croyez-vous qu'il n'y a pas de quoi vous faire grincer des dents quand on voit des kyrielles de niguedouilles étaler à leurs fenêtres le linge malpropre aux trois couleurs versaillaises, ... sans compter la couleur des ménages, -- qu'on y arbore pour bien prouver que notre jugette déménage !
Un vent de maboulisme souffle sur nos caboches : elles se fêlent, et par la fente notre intellect s'évapore, laissant derrière lui un relent de jus de chaussettes russes.

Je sais foutre bien qu'il y a des excuses à cette salopise ; je les ai expliquées aux bons bougres : les quotidiens nous tripataillent depuis des mois, ils ont fait des pieds et des pattes pour nous foutre à point.
Et dam, ils ont réussi, y aurait pas mèche d'être plus faisandés que nous ne sommes.
C'est le cas de le dire : dans les citrouilles du populo, y a pour l'instant une vraie salade russe.
Ecoutez ce qu'on braille dans les rues ! Ce n'est pas du tirant de bottes, -- c'est du tyran pur jus de *Marseillaise* : on parle d'abreuver les tyrans de sang impur...
A qui ça s'adresse-t-il donc ?
Aux larbins du tyran le plus faramineux qui existait jamais sur la boule ronde : au tzar de toutes les Russies, au pendeur de bons bougres, au fouetteur de femmes, au tortureur de prisonniers.
C'est à croire que d'un bout à l'autre du patelin, la France est une succursale de Charenton.
Bast, les zigues d'attaque, si dégueulasse que ça nous paraisse, ne désespérons pas de la situation.
C'est triste à voir, c'est puant, infect, -- mais on n'en meurt pas !

Le bateau russe, c'est quéque chose du même tonneau qu'une fièvre qui fout toutes les salopises qu'on a dans le coffre en mouvement : la bile, le pus, et autres cochonneries montent à fleur de peau ; le malade tourne au vert faisandé, on croirait qu'il va crampser.
Y a rien de fait ! Ça passe vite : on va débouarrer, ... tout coule par le bas -- et la santé revient.
—o—
D'ailleurs, à part les quartiers rupins, qui ont bougrement fait de flaffas, l'enthousiasme n'est pas incandescent chez le populo. Certes, on est bien un tantinet moutons de Panurge et trop vite ont suivi l'exemple des voisins... Quoique ça, y a bougrement plus de badauderie que de véritable emballement.
Le coin le plus hurf comme décoration, c'est évidemment la rue de la Paix.
Dam, ça s'explique : tous les bijoutiers, toutes les couturasses qui ne vivent que de la prostitution ont sorti leur linge.
Y a même quéque chose de chouette : au bord des trottoirs on a planté des grands mâts, avec des vergues en travers ; d'un peu loin, ça vous a un air de potence qui est bougrement de saison.

Tout de suite, on voit de quoi il retourne : on comprend que c'est en l'honneur du grand pendeur russe que ces mécaniques à supplice sont dressées.



PETITES WATRINADES

Sur les trois que j'ai à dégoiser, une seule est vraiment réussie — à tel point qu'il y a coup double :

Deux aristos allemands, le comte et la comtesse Blücher, ayant un jardinier dont la fiole avait cessé de leur plaire, n'avaient rien trouvé de mieux que de le foutre à la porte.

C'est très expéditif, nom de dieu ! Seulement, ça ne plaît pas à tout le monde d'être balancé dans de si sales conditions.

Le gas était justement de ceux-là. Or donc, il a été chercher un bon six-coups, et pour toute explication, a commencé par crever la peau de l'aristo et l'a tué net. Ensuite, il a fait passer le goût de la brioche à la comtesse : il ne l'a pas crevée du coup, mais c'est tout pareil.

Comme ça se passait dans le château des gros matadors et que les larbins ne pouvaient manquer de rapliquer et de le paumer sur le tas, — le justicier a évité la chose en se faisant sauter le caisson.

—o—

Deuxièmo, c'est un directeur de mines, un belgic, qui a sous sa coupe les charbonnages de Maribaye, près de Liège, qui a étrenné.

Un socialo, qu'il avait balancé à propos des dernières grèves, s'est pisté sur le passage de l'exploiteur et lui a foutu une balle dans la peau.

Le riche sieu a eu deux déveines : il n'a fait que blesser le jean-foutre et a été peaumé sur le tas.

—o—

Troisièmo, c'est à un saut de puce de Paris, à la Verrerie des Quatre-Chemins, au baigne Vidie, à Pantin, qu'est arrivé l'autre coup :

Le singe, un sale chameau, rouspétait dur parce qu'il avait des anarchos dans son usine. Il a commencé par balancer tous les gas qui marchaient de l'avant au syndicat ; — à force, ça s'est gâté, il est tombé sur un zigue qui ne l'a pas trouvée bonne.

Il le saque, nom de dieu ! Le zigue n'avait que six heures à faire pour finir sa quinzaine. Ah, vingt dieux, il n'a fait ni une ni deux : il plaque tout, va trouver trois ou quatre copains, leur jaspine de quoi il retourne, et tous en chœur s'amènent en vrais peinars au baigne Vidie, au plein milieu de la nuit.

Ils commencent par faire un boucan des cinq cents diables au travers de la verrerie, faisant voltiger les cannes et tout ce qui s'en suit.

Le garde-chiourme et le singe, qui se trouvaient là, rapliquent pour faire cesser le bakana... ou mieux, pour recevoir leur roulée.

En effet, les gas ne font ni une ni deux, ils tombent sur le casaquin des deux vaches, que c'en était un vrai beurre.

Le malheur, c'est que des andouilles farcies turbinaient dans ce moment : les couillons ont rapliqué pour protéger leurs exploiters.

Il était temps : quelques minutes de plus et le singe et son contre-coup étaient en comote.



Mille dieux, il commence à y avoir de la rebiffe dans le Pas-le-Calais.

Les gueules noires commencent à perdre patience ; ils se disent que si ça va sur ce pied, ils n'auront bientôt plus que les os et la peau ; conséquemment, ils seront à point pour redescendre dans l'enfer souterrain.

En effet, quand on n'a rien dans les boyaux, on est prêt à subir toutes les exploitations.

Voilà ce que c'est de couper dans les lavements soporifiques de la bande à Basly !

Tous ces cochons d'endormeurs se foutent pas mal que la grève dure un temps infini, eux ne sont pas en jeu.

Pour les prolos, c'est pas la même chose, nom de dieu : quand on trainaille, qu'on lambine, qu'on tourne autour du pot, on est roulés d'avance !

Avec les capitalos, y a pas à moisir, faut marcher hardiment de l'avant. La force d'une grève qui dure des mois, c'est le pognon, — et, foutre, il n'y a pas de doute : les capitalos ont plus de braise que les prolos.

Il s'agit donc de remplacer la galette par de l'activité.

Hélas, les gueules noires y ont mis le temps de la réflexion : ils n'ont pas eu le nez assez creux pour y aller dar-dar illico.

Voilà qu'à la fin ils se foutent en rogne. Mieux vaut tard que jamais, nom de dieu !

Ainsi, l'autre nuit, y a eu une explosion farmineuse à Monchecourt, un patelin des environs de Douai : une petiotte marmite s'est esclaffée à la porte d'un porion, démantibulant aux trois quarts la baraque.

Mince de trouille que ça a foutu aux fesses de tous les larbins des Compagnies.

—o—

Autre chose, les grosses légumes font des pieds et des pattes pour mitrailler le populo. Y a pas de provocation que les pandores et les dragons ne fassent subir aux gas.

La gouvernance guigne l'occase de faire bouffer du plomb aux mineurs !

Du sang du populo venant éclabousser les drapeaux cocufiards du tzar-pendeur, seraient un riche assaisonnement aux fêtes russes.

Nom de dieu, ça serait complet !

Un massacre de prolos est un pendant tout indiqué aux mascarades qui empuantent Paris.

Mince de jubilation qu'auraient les fripouilles de la haute, si au beau mitan de la comédie qu'ils relâqueront à l'Opéra, on venait leur annoncer que les fusils Lebel ont à nouveau fait merveille et ont couché sur le flanc quelques douzaines de mineurs.

Les russiens pourraient se croire dans leur patelin et s'imaginer que le pion Dupuy est le larbin du tzar-français.

ENCORE LA DIME

Un bon bougre m'écrit de **Vanzy**, un petit patelin de la Haute-Savoie, me jaspinant les barbottages que se permettent encore les frocards.

Y a dans le pays un nid de capucins ; pas besoin de dire que ces vermines sont plus feignasses que trente-six couleuvres.

Un de leurs trucs est celui-ci : quand vient l'époque où les campluchards tirent leur vin, les moines s'amènent avec un grand bidon, kif-kif la hotte d'un chifreton. Ils pelotent les culs-terreux, leur promettent de les envoyer en paradis, — et, en attendant, soutirent à chacun quelques litrons de vinochard qu'ils collent dans la hotte.

Quand ils ont leur charge, ils rapliquent à un rendez-vous où ils ont collé un grand tonneau, vident leur bidon dedans, et s'en retournent en chasse.

Une fois le tonneau farci jusqu'à la gueule la bande s'en retourne au couvent.

Hein, les camaros, y a pas à tortiller : les pétrousquins, qui se laissent barbotter ainsi leur piccolo, en ont une rude couche !

Ah, mille dieux, si bibi était à leur place, je te leur foutrais par la hure un vin bougrement plus monté en couleur que le jus des raisins.

C'est à la bonde du trou à purin que je remplirai le bidon des moines.

Oui, foutre ! Et encore, c'est pas de bon cœur que je me fendrais : la pisse fermentée, c'est même trop bon pour la frocaille.

—o—

Puisque j'en suis à causer de la dime, bavassons un brin sur ce sujet :

La dime aboulée bêtasement, telle qu'à Vanzy, c'est rare, — heureusement, nom d'un petit bonhomme !

Mais foutre, d'un autre côté, de gré ou de force, il nous faut bel bien la carmer. En effet, le budget des cultes qui sert à engraisser les ratichons, n'est pas autre chose que la dime, assaisonnée à une sauce nouvelle.

D'un autre côté, la jésuiterie a des propriétés à perte de vue ; les couvents ont à nouveau accaparé le tiers de la terre, — les rentes qu'ils en tirent font un joli magot. C'est des biens de main-morte ! Encore un truc qu'on croyait avoir aboli y a cent ans.

Pauvres de nous, ce que nous avons été roulés avec cette garce de Révolution de 89 à 93 ! On n'a pas foutu l'ancien régime dans cent pieds de merde ; on n'a fait que le retaper et passer la main aux bourgeois et aux capitalos, qui, en crapuleries, remplacent chouettement les ci-devant nobles.

Pourtant, ce n'est pas faute que nos paternels aient manqué de nerf ! Ce qui leur a manqué c'est la jugeotte.

Un coup les aristos foutus en l'air, ils n'ont pas su s'aligner pour garder leur part de bien-être, et, en douceur, les bourgeois ont tiré toute la couverture de leur côté.

Pour que cet escamotage nous paraisse moins raide, les faiseurs d'histoire qui sont tous des bourgeois, nous ont menti comme des arracheurs de dents. Ils nous jabottent qu'à part quelques anyeroches où le populo montra le bout de son nez, c'est les dépotés qui ont fait toute la besogne.

Quels sacrés menteurs !

Parlons-en du turbin des dépotés : le serment du Jeu de Paume, juré, le 20 juin 89, par les bouffes-galette dans une tour de Versailles est un sacré bateau. Tandis que le populo crevait de misère et réclamait un brin de croustille, ces oiseaux-là promettaient de rester vissés à l'Aquarium, jusqu'au temps qu'en guise de cataplasme ils auraient collé à la France une Constitution.

La belle jambe ! Le malheur, c'est qu'à l'époque on pouvait encore se laisser piper à un fourbi si dégueulasse, croyant qu'une Constitution, c'est une machine à fabriquer le pain. Depuis, on en a tant vu qu'on est fixé, nom de dieu !

Une autre grande couillonnade, c'est la nuit du 4 août 1789. Nous en a-t-on seriné sur cette garce de nuit, où, paraît-il, tous les aristos, tous les ratichons, toutes les vermines de l'ancien régime vinrent abdiquer leurs privilèges.

C'était du chiquet, mille marmites ! Le lendemain chacun de ces salauds gardait ses privilèges comme si rien n'était. Seule, la peur qui tenait au ventre cette racaille, leur avait fait imaginer cette fumisterie. En ayant l'air de faire un petiot sacrifice, ils espéraient enrayer le mouvement : c'est qu'en effet, le populo se rebiffait dur, faisant une riche chasse aux nobles, et flamblant leurs castels sans s'épater.

Ah ouat, y avait rien de fait ! Le battage de

la nuit du 4 août n'arrêta rien, nom de dieu. Les paysans eurent le nez assez creux pour continuer le chambardement, et ce n'est que grâce à leur ténacité dans la révolte que les redevances seigneuriales furent foutues à bas. Mais ça n'arriva que quatre ans après, en 93, et non pas, le 4 août, 89. Il fallut que, jusque-là, les bons bougres continuassent le mouvement; ils auraient coupé dans les promesses de la nuit du 4 août qu'ils auraient été salement dans le dos.

—0—

Turellement, pour arriver à ce résultat, les gas n'y allèrent pas avec le dos de la cuillère. Foutre non ! Pour épousseter l'ancien régime, ils prirent autre chose que des plumeaux.

Ils furent de leur époque, mille petites marmites !

A preuve les quelques échantillons que je vas coller sous le pif des camaros et que j'emprunte à un bourgeois, mossieu Taine, un savantasse qui a cassé sa pipe l'an dernier :

« En moins de quinze jours, il y a dans la Provence quarante à cinquante insurrections. L'imagination populaire est allée droit au but; les réformes étant annoncées, elle les croit venues, et pour plus de sûreté elle les exécute à l'instant : puisqu'on doit nous soulager, soulageons-nous.

« Dans plusieurs lieux on a fait assez connaître que c'était une espèce de guerre déclarée aux propriétaires et à la propriété, et dans les villes comme dans les campagnes le peuple continué de déclarer qu'il ne veut rien payer, ni impôts, ni droits, ni dettes. »

Hein, les camaros, ils n'étaient déjà pas si gourdes, nos paternels ? Ce qu'il y a de plus bath, c'est qu'ils ne se contentaient pas de bavasser, reprenons notre lecture :

« C'est contre le *piquet* ou impôt sur la farine que porte le premier assaut. A Aix, à Marseille, Toulon, et dans plus de quarante villes ou bourgades, il est détruit du coup; à Aupt et à Luc, de la maison du pesage, il ne reste que les quatre murs; à Marseille, celle du fermier des boucheries, à Brignolles, celle du directeur de la régie des cuirs sont saccagées : on est décidé à purger le pays des employés de la régie.

« Ceci n'est qu'un commencement; il faut encore que le pain et les autres denrées soient à bon marché, et tout de suite. A Arles, la corporation des matelots, présidée par M. de Barras, consul, venait d'élire des représentants : pour clore la séance, ils exigent que par arrêté M. de Barras réduise le prix de toutes les vivres, et sur son refus, ils ouvrent la fenêtre en disant : « Nous le tenons, il n'y a qu'à le jeter dans la rue, les autres le ramasseront. » Force est de céder...

« Malheur à ceux que l'on soupçonne d'avoir contribué de près ou de loin aux malheurs du peuple ! A Toulon, on demande les têtes du maire qui signait les taxes et de l'archiviste qui gardait les rôles; ils sont foulés aux pieds et leurs maisons dévastées.

« A Manosque, l'évêque de Sisteron, qui visitait le séminaire, est accusé de favoriser un accapareur. Comme il rejoignait à pied son carrosse, il est hué, menacé; on lui jette de la boue, puis des pierres. »

Les grosses légumes arrivent pour secourir l'évêque, on le rembarre à coups de pied dans le cul. Turellement, mossieu Taine agonise le populo et appelle les larbins des richards des *braves gens*. Voyez plutôt :

« Quelques furieux, sous les yeux de l'évêque commencent à creuser un fossé pour l'enterrer. Défendu par cinq ou six braves gens, il arrive jusqu'à sa voiture à travers une grêle de cailloux, blessé à la tête, en plusieurs endroits du corps, et il n'est sauvé que parce que ses chevaux lapidés eux-mêmes prennent le mors aux dents. Des étrangers, des Italiens, se sont mêlés aux paysans et aux ouvriers et l'on entend des paroles, l'on voit

des actes qui annoncent une jacquerie. Les plus échauffés disaient : « Nous sommes pauvres, vous êtes riche, et nous voulons tout votre bien. »

« Ailleurs, les séditieux mettent à contribution les gens aisés. A Brignolles, treize maisons sont pillées de fond en comble, trente autres à moitié. — A Aupt, M. de Montferrat qui se défend, est tué et coupé en petits morceaux. — A la Seyne, la populace, conduite par un paysan, s'assemble au son du tambour; des femmes apportent une bière devant la maison d'un des principaux bourgeois en lui disant de se préparer à la mort et qu'on lui fera l'honneur de l'enterrer. Il se sauve, sa maison est pillée, ainsi que celle du *piquet*, et le lendemain le chef de la bande oblige les principaux habitants à lui donner de l'argent pour indemniser les paysans qui ont quitté leur travail et employé leur journée au bien public. — Peinier, le président de Peinier, est assiégé dans son château par une bande de cent cinquante ouvriers et paysans qui ont amené avec eux un consul et un notaire : assistés de ces deux fonctionnaires, ils forcent le président à passer un acte par lequel il renonce à ses droits seigneuriaux de toute espèce. »

Evidemment, amener un notaire pour faire dégorger un jean-foutre est assez gourdiflard, mais quoi ! les types n'en savaient pas aussi long que nous... C'est même parce qu'ils commentaient des bourdes de ce calibre, à côté d'actes rudement chouettes, que le chambardement tourna en eau de boudin :

« A Sollier, ils détruisent les moulins de M. de Forbin-Janson, sacagent la maison de son homme d'affaires, pillent le château, démolissent le toit, la chapelle, l'autel, les grilles et les armoires, entrent dans les caves, défoncent les tonneaux, emportent tout ce qui peut être emporté; le transport dura deux jours; c'est pour le marquis un dommage de cent mille écus. — A Riez, ils entourent le palais épiscopal de facines en menaçant de l'incendier, reçoivent l'évêque à composition moyennant une promesse de cinquante mille livres, et veulent qu'il brûle ses archives. — Ils détruisent le château du prévôt de Pignan, ils cherchent l'évêque de Toulon pour le tuer. — Bref, la sédition est *sociale*; car elle s'attaque à tous ceux qui profitent ou commentent dans l'ordre établi.

« A Barjols, ils rendent la justice eux-mêmes. Tel a du blé; il doit partager avec celui qui en manque. Tel a de l'argent il doit en donner à celui qui n'en a pas assez pour acheter du pain. Sur ce principe, à Barjols, ils taxent les Ursulines à 1.800 livres, enlèvent 50 charges de blé au Chapitre, forcent les chanoines et bénéficiers à donner quittance à leurs fermiers. Puis, de maison en maison, et le gourdin à la main, ils obligent les uns à verser de l'argent, les autres à renoncer à leurs créances, tel à se départir d'une procédure criminelle, tel à renoncer à un décret qu'il a obtenu, tel à rembourser les frais d'un procès gagné depuis plusieurs années, un père à donner son consentement au mariage de son fils.

« Tous leurs griefs leur reviennent. Devenu maître il redressent les torts. Restitution générale, et d'abord des droits féodaux perçus; ils prennent à l'homme d'affaires de M. de Montmeyan tout l'argent qu'il a eu en compensation de ce qu'il a touché depuis quinze ans en qualité de notaire.

« Du reste, si les consuls et gens de loi sont malfaisants, les titres de propriété, les rôles de redevance, tous ces papiers d'après lesquels ils instrumentent, sont pires encore. Au feu les vieilles écritures, non seulement tous les registres des commis, mais aussi, à Hyères, tous les papiers de l'Hôtel de Ville et du notaire principal !

« En fait de papiers, il n'y a de bons que les nouveaux, ceux qui portent décharge, obligation ou quittance au profit du peuple. A Brignolles, on contraint les propriétaires des moulins à passer un acte de vente par lequel ils cèdent leurs moulins à la commune moyennant 5,000 francs par an, payables dans dix ans, sans intérêt... »

Nom d'une bombe, je m'arrête sur cette vente des moulins de Brignolles. Foutre, voilà des gas d'attaque qui ne savaient rien de rien, ni foutre ni merde, peut-être pas même lire et écrire, — quoique ça, ils ont trouvé le joint, sont allés tout de go à la vraie solution; au lieu de partager le moulin, ils ont voulu qu'il fasse retour à la commune, — les bougres ont été communistes en plein !

Et, mille dieux, combien d'autres rebiffades et binaises du même tonneau y eut à cette époque ! Le chambard n'a pas été localisé au midi de la France : au quatre coins du pays, y a eu du raffut.

Ah ! si les bourgeois n'avaient pas foutu des bâtons dans les roues, ce que ça aurait ronflé ! Pour se dépêtrer, le populo allait tout droit au communisme.

Les bons bougres étaient partis d'un bon pied, leur grand tort, — dont nous supportons les conséquences aujourd'hui, c'est de s'être laissés embistrouiller par la racaille de la haute.

A la prochaine, tachons d'être plus à la coule, afin qu'un siècle après nos petits-neveux ne puissent pas nous faire le même reproche.

HORREURS MILITAIRES

Sous le sale régime de la loi militaire de 72, quand un trouffion était collé au bloc, il répliquait : « Je m'en bats l'œil, — ça compte toujours pour la classe ! »

Cette fiche de consolation, la putain de loi de 89 n'a pas voulu la laisser aux zigues qui n'ont pas l'épine dorsale en ressort à boudin, et son article 47 maintient sous le torchon tricolore pendant des semaines, des mois et jusqu'à une année, les types à la redresse dont le folio de punitions mentionne de la tôle ou de la cellotte.

Mais, à l'occasion de l'arrivée des pivrotski et des ganachov du bateau russe, ce vieux godelureau de Loizillon a voulu poser pour la générosité devant la galerie, et il a donné l'ordre de renvoyer dans leurs patelins les troubades qui tiraient leur rabiau. Seulement il avait bien soin d'ajouter que ça ne concernait que ceux qui avaient foutu au rancart leur indiscipline.

Turellement, les porcs à cinq galons, sous prétexte que les pauvres bougres en question n'étaient pas devenus des petits saints se sont empressés de les garder sous leur coupe.

La brute qui tyrannise le 91^e biffin à Mézières a, comme d'habitude, trouvé mèche de se distinguer.

Il ne se contente pas d'être le plus intrépide licheur de pernod du 6^e corps, qui sont pourtant des soiffards premier numéro. Il faut encore qu'il tienne la corde pour la roserie.

Il a donc fait appeler les bons bougres qui avaient été maintenus disciplinairement à la caserne et leur a gueulé en leur soufflant des vapeurs d'alcool à la figure : « Paraitrait, scrongneugneu, que vous en pincez pour l'Anarchie ! En conséquence, vous tirerez votre temps supplémentaire jour pour jour, et si vous n'êtes pas contents, on vous-en ajoutera encore, et si vous faites les malins, oust... en Afrique ! Rompez ! »

Ah, nom de dieu, il y en avait plus d'un dans le tas qui n'y avaient seulement jamais songé, à l'Anarchie. Mais ce truc-là les a fait réfléchir : et l'idée anarchote fait son chemin dans les boyaux de leur ciboulot; ils auront bientôt contre tous leurs chefs une haine consciente et carabinée, et si la Pa-

trie compte sur eux. L'espoir de cette vieille salope à peau galeuse sera déçu dans les grandes largeurs.

Les recettes de la répugnante bordelière qui a nom « Patrie » sont en baisse, — le miché patriote se fait rare... Ça se voit au nombre croissant des déserteurs et des insoumis.

Quelques années à rouler sa bosse dans des patelins, étrangers. où on n'est pas plus mal qu'en France, c'est pas une affaire, — en attendant de pouvoir radiner à l'amnistie probable de 1900.

C'est pas que l'amnistie soit un cadeau bien mirobolant, car si ça se cuisine comme en 1880 et en 1889, les insoumis et déserteurs âgés de moins de trente ans devront, pour être amnistiés, faire ou compléter leur service; mais, du moins, ils ne seront pas gardés à la caserne au delà de leur trentième année; quant à ceux qui seront plus vieux que ça, ils couperont à tout service actif, de même que ceux, quel que soit leur âge, qui seront mariés ou pères de loupis. En outre, il y aura des délais de six, douze et dix-huit mois, suivant l'éloignement pour réclamer l'amnistie, — et c'est encore du temps de gagné. Bref, c'est aux copains à calculer les bénéfices de ce fourbi...

Un régiment où la vie est intenable quand on a un peu de poil au caractère, c'est le 51^e lignard qui, en raison de grèves, stationne dans le bassin houillier du **Pas-de-Calais**.

Dégouté du métier de garde-chiourme qu'on lui imposait et de la crapulerie des galonnards, un troubade de ce régiment vient de passer la frontière belge à Humes.

A peine avait-il le pied en territoire étranger, qu'un ouvrier barbouilleur de Mouchain (France), le cul-à-Achin, vermineux patriote, et marlou de son métier, lui tombe dessus avec une bande de mouchards amateurs qu'il avait ameutés, lui prit à l'improviste son Lebel et quatre paquets de cartouches, puis toutes ces crapules voulurent lui faire repasser, de vive force, la frontière.

Ils reçurent une tatouille retentissante: l'un d'eux a eu la mâchoire disloquée d'un coup de talon; un autre a encaissé un coup de tête, pan! dans le ventre; l'œil gauche d'un troisième a été faire une balade hors de son orbite. Chouette, nom de dieu! taper sur les mouchards-amateurs, c'est encore plus jubilant que de taper sur les professionnels de la mouche.

C'est ceux qui ont repassé la frontière, de Belgique en France, et au triple galop encore, tandis que le bon copain criait à pleins poumons: « Vive l'Anarchie! A bas la Patrie! » avec accompagnement de pierres à l'adresse de ses agresseurs en fuite.

A **Commercy**, les officiers se sont amusés à esquinter horriblement, — en lui faisant faire la voltige à cheval, — un troubade, un peu loulou, qui ne rouspétait jamais, et avait le grave tort de respecter ses chefs. Pendant des mois et des mois, il fut leur souffre-douleur.

« Allons, la marionnette! gueulaient ces chenapans, un peu d'acrobatie! fais-nous rigoler, et tu iras ensuite te reposer au bloc! »

A ce manège, il chauffa une hernie et se fit porter malade.

Alors le vise-au-trou se mit de la partie.

Il foutait dedans, comme simulateur, le pauvre bougre, qui, d'autre part, était foutu dedans sous prétexte de refus d'exercice.

Et, en raison des motifs portés, les punitions engraisaient à vue d'œil.

Enfin, quand il fut à moitié mort, on le conduisit à l'hôpital, où il fut traité pendant deux mois par des majors toujours souls, qui, voyant qu'il allait dévisser son billard, se débarras-

sèrent de lui en lui accordant un congé de réforme.

Bien entendu, pas un sou de pension. Les pensions, ça fait le blot des grosses légumes.

Bref, le type aura toujours la satisfaction de « crampser » loin de ses bourreaux. Pas possible que son dernier mot soit: « Vive la Patrie! »

Cette vieille cochonne abuse vraiment de la permission qu'elle a d'être rosse.

Mais les haines qui mijotent contre elle dans le cœur des bons bougres finiront bien par éclater, et on lui brisera sur la tronche la cuvette de sang où elle lave son fessier pourri.



Jusqu'aux évêques qui s'en mêlent, nom de dieu! Eux aussi se foutent à prêcher l'insurrection.

Entre la France et l'Espagne, perdu au mitan des montagnes, perche la république d'Andorre, une république vieille comme les chemins, — mais pas plus chouette république pour ça, bon dieu! La bougresse est sous la coupe de la gouvernance française et du chameau d'évêque dont je vais jacter.

Ben oui, les Andorrans, pas suffisamment emmerdés par leurs propres, — à mieux dire, malpropres gouvernants, — se voient encore ratisser leur peu de pognon par les jean-foutre de France, de moitié avec l'évêque de la Seo d'Urgel.

Il paraît qu'entre l'évêque et la France y a pas toujours bon accord; chacun des grinches voudrait amener toute l'eau à son moulin, et dam, ça amène en même temps la brouille dans le ménage.

Ces temps derniers, les grosses légumes françaises firent aux Andorrans le cadeau d'un télégraphe, et comme la fripouille épiscopale a vu ses intérêts lésés par cette mécanique, elle s'est foutue dans une colère bleue.

Et il n'y va foutre pas de main-morte! Dans une proclamation adressée aux gas du patelin voici à peu près ce qu'il leur dégoise:

« vous laissez pas monter le job par ces cochons de français; foutez-les dans la mouscaille avec leur fil télégraphique en guise de cravate; arrachez les poteaux, etc. »

Eh, mille dieux, pour un évêque je trouve que c'est bougrement imprudent de dégoiser de la sorte: reconnaître la nécessité des chambardements pour une affaire qui ne vaut pas quat' sous, c'est y pas en faire de même pour la question des questions: la Question Sociale?

Et tout ça, au moment où l'on fusillait le chouette bougre Pallas pour avoir usé largement du droit à la révolte.

Maintenant, les aminches, plaquons là l'évêque et les Andorrans pour jaspiner un tantinet de la grève générale.

Pendant qu'à Toulon, à Paris et ailleurs la grande chienlit franco-russe bat son plein, les gueules noires du Nord sont toujours en grève.

Y a pas à tortiller du cul ni des fesses, la grève a beau ne pas être le comble des désirs des anarchos, y a tout de même pas à y cracher dessus.

Nenni, vietdaze! Par leurs grèves, les prolos font kif-kif les charognards à galons et à chamarrures avec leurs petites guerres, leurs grandes manœuvres et leurs mobilisations.

Et oui, crédieu, ils se font la main pour de la meilleure ouvrage; ils s'emplissent le cœur de haine contre leurs chameaux d'exploiteurs; tâtent leurs forces; apprennent à se connaître et à se sentir les coudes.

En outre, pécaïré, ils apprennent à connaître leurs pisse-froid de meneurs qui, avec leurs grands airs de mangerons-tout, ne savent que les faire tenir aussi tranquilles que des images de deux sous.

La jugeotte venant, ils les enverront dinguer!

— o —

Oh, le chouette fourbi que la grève noire!

Au temps où nous sommes, le charbon est aussi indispensable que le pain; ça a été dit au moins dix-huit douzaines de fois: c'est comme qui dirait le bricheton de l'industrie.

Pas de charbon.... Plus d'usines en mouvement, cré pétard! Plus de vache noire trimballant marchandises et voyageurs à travers tous les patelins du monde.

Les bons bougres de mineurs, ces gas que les richards méprisent, sont rudement puissants, nom de dieu! A eux il appartient de changer la face du monde.

La vieille brute de Bismarck, qui n'est pas une pochetée, l'avouait un jour: « ces fistons sont plus maîtres que l'empereur! » qu'il ronchonnait.

Ils ne connaissent pas leurs forces... Ayez pas crainte! laissez pisser le mouton.

Y a d'ailleurs une chose qu'il ne faut pas perdre de vue: des provisions de charbon, y en a pas jusqu'à « vitam éternam »; une fois la grève générale en branle, y aurait vite famine. A preuve que même les grèves partielles amènent vivement la disette.

Mettez qu'il y en ait pour quinze jours, ... trois semaines, c'est tout le bout du monde.

Il arrivera forcément que la grève générale des mineurs entraînera la grève générale d'une tapée de corporations, — quasiment toutes, à vrai dire.

Alors, capet de dioux, quoi qu'il adviendra? Où nous serons couillons plus que de mesure, et une fois de plus nous serons roustis, — ou bien, plus malins, nous porterons le dernier coup à la chamellerie gouvernementale et bourgeoise.

Mais encore, mille bombes, faut bien la définir, cette grève faramineuse que le père Barbassou gobe tant.

C'est, sans plus de magne ni de flafas, la rupture des relations et le commencement des hostilités entre les bons bougres et les jean-foutre.

C'est la guerre, vingt dieux, la guerre au couteau, la guerre à outrance!

C'est pas seulement le refus de travail, c'est la grève électorale, la grève militaire, le refus des impôts, des fermages et des loyers.

Et comme but, comme fin finale, les prolos fottant le grappin sur les biens des riches, se nippant de chouettes frusques, s'enquillant dans les turnes rupines.

Ah, mille trompettes, comme ça coupera seulement la chique aux maquignonnages de Guillaume-le-Teigneux et d'Alexandre-le-Pendeur, avec leurs doubles ou triples alliances!

A la sainte alliance des bourgeois et des capitalistes, les turbineurs du monde opposeront l'Internationale des zigues d'attaque.

Et dans sa prochaine babillarde, le père Barbassou dira le rôle des campluchards dans ce sacré branle-bas.

LE PÈRE BARBASSOU.





Un fusilleur de moins. — Mache-Ma-Honte a cassé sa pipe.

Tant mieux, nom de dieu!

La seule chose qui me chiffonne, c'est qu'il a crevé de sa belle mort, — dans son plumard.

En 1870, Mache fut fait prisonnier par les alboches, et comme il avait été chouette à leur égard et s'était laissé foutre une gentille roulée, Bismarck le laissa libre sur parole.

Ma-Honte alla vadrouiller en Belgique.

Quand vint la Commune, Bismarck lui donna ordre d'aller trouver Thiers; le galonnard obéit, et le sinistre Foutriquet, n'ayant rien à refuser à Bismarck, fit de Ma-Honte le commandant en chef de l'armée de Versailles.

Tous les massacres qui se firent, c'est donc lui qui les inspira.

Et comme je viens de le dire, Mache-Ma-Honte est mort bourgeoisement dans son poussier!



Rouspétance de marloupier. — Mon dernier tuyau sur le bagne Barbier, a foutu le garde-chiourme en rogne. C'est au point qu'il en a perdu le boire et le manger.

Le salaud qui s'amenait toujours après les prolos, raplique maintenant au bagne toujours le premier : à l'affût de vacheries.

Ainsi, il a saqué un prolo qui avait fait une réflexion au sujet de la souscription forcée.

A ce sujet, faut que je rectifie : ce n'est pas vingt-cinq sous, mais cinq pétards qui ont été imposés en l'honneur des Russes. C'est déjà trop, mille dieux!

Pour en venir au contre-coup, qu'il ne fasse pas trop son malin s'il ne tient pas à ce qu'on lui rabote les abattis.



SALOPISE DE SOCIALARD

Neufmanil est un petit patelin des Ardennes. Le maire est un possibiliste pur jus, et turellement il pratique le socialisme à sa façon.

A preuve qu'il vient de réclamer l'expulsion d'un belgico qui habite le pays. Admettons que ce ne soit ni un socialo, ni un anarcho. C'est pas une raison pour l'expulser.

Ces birbes de cibilos ont une sale façon de se comporter en toutes choses. Récapitulons quelques-unes de leurs salopises :

Primo, la liberté de la presse, ils la pratiquent plus salement que les bourgeois, à preuve qu'il y a deux ans, ils foutirent le *Père Peinard* à l'index et l'interdisirent dans les Ardennes (ce qui n'a pas empêché le caneton de déployer ses ailes.)

Deuxièmo, quand un prolo adhérent d'une syndicale est en retard de paiement, — les grands chefs lui foutent les huissiers au cul.

Troisièmo, l'illustre Labochette, adjoint de Nouzon, fricotte comme il peut, y va de son petit Panama sur le charbon des écoles... « il l'essaie » dans son fourneau, c'est gentil de sa part.

Quatrièmo, voici que le maire de Neufmanil, professe l'internationalisme à la façon des bourgeois et veut expulser les gueules qui ne lui plaisent pas.

Nom d'une pipe, je voudrais bien savoir quelle différence, il y a entre ces cocos et les bourgeois qui nous tiennent sous la coupe?

RAGOUGNASSES DE BAFUILLEUR

Besançon. — Un canaro m'écrit qu'un fumiste patrioqué, nommé Mairrot, dit Parry, aurait débiné un copain qui prétendait « qu'y avait ni besoin de président, ni empereur, ni roi, ni de militarisme, par toute l'Europe ». C'est dans une pissotière du *Petit Comtois*, que le type aurait collé son débinage.

Plusieurs copains conscrits voulurent répliquer, mais le *Petit Comtois* les envoya au bain. Il se paya leur tête parce qu'ils avaient voulu prouver que tous les philosophes avaient la patrie où qu'ils partent.

Dam, c'est qu'on est ferré sur ce sujet dans ce caneton! Le *Petit Comtois* a appartenu à Wilson, le marchand d'honneur, un mec qui s'y connaît en fait de patrouillotisme.

Et les types firent comme s'ils l'avaient eu encore pour patron : ils foutirent la tartine des fistons au panier et la débinèrent sur le papier. De la sorte, leurs lecteurs étaient fixés : n'entendant qu'un son ils ne pouvaient pas faire de distinguo.

Allez donc discuter avec des pareils merles, y a pas plan!

Si vous voulez leur dire que Renan, le bison-tin Victor Hugo, le franc-comtois Proudhon, Voltaire, Diderot, et une chiee d'autres ont foutu de rudes mornifles sur la gueule de la Patrie, et débiné le militarisme dans les grands prix;

Ou bien encore que Grévy, une charogne franc-comtoise, demanda la suppression de la présidence, y a bougrement longtemps, ne voulant ni empereur ni roi... ce qui ne l'empêcha pas d'être président plus tard;

Ou bien qu'une tripatouillée de bougres instructionnés ont démontré aussi clair que de l'eau de roche que la « race française » est un méli-mélo de cinquante espèces;

Les journaloux en question boucheront leurs plats à barbe, ne voulant rien entendre. Ils sont payés pour ne pas écouter, — donc, rien à faire!

Ohé, les fistons, si vous usez des canards bourgeois que ce ne soit qu'en guise de torchecul!

SOLIDARITE MUNICIPALE

Limoges subit depuis environ deux mois une crise carabinée : porcelainiers, porcelainières, peintres et enlumineuses ne travaillent pas, ou ne font que la moitié ou le quart de leur journée.

De là une dêche aussi faramineuse que générale. La municipalité a fait semblant de s'émotionner : elle a voté huit mille balles « pour venir en aide aux ouvriers sans turbin par la création de chantiers municipaux. »

En conséquence, les sans-travail ont été invités à se présenter à la mairie pour s'embaucher; on en a pris une cinquantaine et on a engagé les autres à revenir trois jours après, car avec le nombre des chômeurs, chaque escouade aura environ trois jours de travail tous les trois mois.

Hein, non d'un foutre, c'est ça qui va les empêcher de crever de faim!

Et savez-vous, les camarluches, ce qu'on leur donne à faire?

On leur fait casser des cailloux qu'on leur paie quelques pélos le mètre cube; au bout d'une heure, les trois quarts ont les pattes en sang, et après avoir massé trois jours ils ont tout juste gagné quarante cinq à quarante huit sous, — soit quinze à seize sous par jour!

Quelques pauvres bougres, au lieu de casser des cailloux sont chargés de les transbahuter; et comme ils ne sont pas plus habitués à la pelle qu'à la massette, ils s'écorchent également les pattes et gagnent dans les mêmes prix.

Or, comme un porcelainier ou un peintre qui a les mains écorchées, n'est pas foutu de faire de la porcelaine, ni de la peinture, il en résulte qu'après 3 jours de boulot municipal, les

gas ne pourraient pas rentrer à l'atelier, s'il s'y présentait du turbin.

Voilà pour les hommes, cré pétard! Pour ce qui est des femmes, elles se tapent dans les grands prix, — on n'a rien fait, on n'a même fait semblant de rien faire pour elles!

C'est-y parce que les bonnes bougresses ne votent pas?

Et dire, mille dieux, que dans une situation pareille les prolos n'ont rien voulu savoir de la grève générale immédiate!

Ils laissent les gros exploiters, les jean-foutre Avilain, Monteux, Guérin, Chaigneux, etc., se faire du lard en bouffant tranquillement les millions qu'ils ont volés!

Quoique ça, on sent que les porcelainiers commencent à la trouver mauvaise : la moutarde leur monte un brin au nez.

Jusqu'à présent il n'y a que la rousse qui écoppe un peu, — et bien peu, hélas!

Au café d'Orléans, 26, rue Thérèse, trois bons bougres avaient lichailé pour 28 sous. L'un d'eux Blanchard, eut l'idée de se payer un tantinet la tête du troquet; tout en lui tapant sur le ventre, il lui dit : « Eh là, vieux frangin, on ne bûche pas, on ne peut pourtant pas faire ballon? C'est bien le moins qu'on fasse un peu suer les commerçants... Est-ce pas, c'est votre tournée?.. »

Le troquet, nommé Desbordes rouspéta comme une bourrique, et dar-dar il alla récolter un sergot pour faire entoiler son client.

Mal lui en prit, mille sabords! Les copains se fâchèrent : le troquet et le sergot Bardet reçurent une suiffée aux petits oignons. Le flic eut beau dégainer, il n'étreonna que de plus belle.

Les deux salauds étrenneraient encore si un brigadier d'octroi n'était venu à leur secours : gabelou et roussin, ça ce vaut, c'est kif-kif bourriquot!

Deux des copains ont ramassé quelques jours de prison, — ça n'a pas enlevé au roussin les gnons qu'il a reçus.

Ohé Bardet, si le cœur t'en dit, on te bardera encore!

LES DEUX FONT LA PAIRE

Saint-Quentin. — Turellement y a pas dans le patelin que les deux seuls bagnes que je vais astiquer.

A botter le cul à la kyrielle d'exploiteurs qui rongent le populo, j'userais vivement la semelle de mes ribouis, — ce n'est pas que je refoule, foutre non! Mais, à chaque jour suffit sa peine, pour cette fois je me contente des deux en question :

Causons d'abord du bagne Basquin-Berteaux : la mode étant au referendum, l'idée est venue aux gros marlous de cette boîte de consulter hommes, femmes et enfants, qui s'y crévent à la peine, afin de savoir s'ils en pincent pour faire 12 heures de turbin par jour ou seulement 11 heures.

Turellement, on a voté pour onze heures!

Le singe n'en revenait pas. Cette moule rapace croyait donc que ses esclaves allaient réclamer 13 heures?..

Du moment que la voterie ne donnait pas raison aux intentions de l'exploiteur, elle a été annulée et on continue à bûcher comme de coutume.

Mais, voilà que le mardi suivant les turbiniers se passent le mot pour dégrener les brouettes à 6 h. 1/4 au lieu d'aller jusqu'à 7 h. 1/4. Crac, nom de dieu! voilà qu'un bout de papier où il était question de la chose est pigé par le garde-chiourme en chef et porté à la cahute du directoire.

Un moment après on a fait appeler à la chiotte directoriale une demi-douzaine de prolos pour leur dire, que si on arrêtait à 6 h. 1/4, tous les jeunes gas qui n'ont pas 18 ans seraient foutus à la porte. Ça n'a pas été tout : à 6 h., tous les argousins du bagne étaient aux aguets, prêts à foutre son sac au bon bougre qui aurait eu l'aplomb de plaquer à 6 h. 1/4. Jusqu'au grand singe qu'a montré sa gueule puante de crapaud enragé!

Finalement on a turbiné comme d'habitude

et le lendemain une pancarte collée à la porte disait qu'on ferait 12 heures jusqu'à nouvel ordre.

Bast, tout n'est pas fini comme ça ! Si les prolos ont été forcés de plier, ils n'en ont pas moins la rage au ventre.

Maintenant, nom de dieu, au second : c'est du bagne à Paul Trocmé qu'il s'agit.

Un mariole ce sacré singe : il guigne la croix Wilsonnienne et fait des pieds et des pattes pour la décrocher. Y a des raisons pour qu'on le marque au rouge : ce marchand de guipures est millionnaire, président du tribunal de commerce, du comité républicain, ... je ne sais foutre ce qu'il n'est pas ! Il ne déparera pas la collection.

Dans son bagne, le Trocmé emploie une tapée de gosses, de 13 à 17 ans, partagés en deux équipes. Les petits gas coûtent moins cherot que des ouvriers, ils gagnent tout juste onze centimes de l'heure ! Une équipe finit à deux heures du matin, l'autre reprend à la même heure.

Ceux qui arrivent cinq minutes en retard ont deux ronds d'amende, — on leur fourre même jusqu'à cinq sous, — c'est le quart de leur journée !

Que devient donc avec ce merle-là la loi sur le travail des gosses ? Le jean-foutre doit pourtant la connaître, en sa qualité de chef du tribunal de commerce ?

Vendredi dernier, une trentaine de ces pauvres petits exploités se sont foutus en grève, demandant quatre sous de l'heure. Qu'a fait le Trocmé ? Il a vivement envoyé ses contre-coups monter le job aux parents des gosses, et les pauvrets ont été obligés de réintégrer.

Le sacré exploiteur ferait une sale bobine si les fistons ne pouvant se mettre en grève se mettaient à tirer à cul d'une riche façon : voyez-vous qu'ils se foutent à gâcher leur turbin, à détraquer les machines...

Ça serait pain bénit pour le singe !

À qui pourrait-il s'en prendre ?

Je superpose qu'il retienne la paye au loustic qui lui aurait fait pour 2 ou 300 balles de dégâts, la belle jambe !

Le Trocmé en viendrait vivement à se dire qu'il serait plus économique pour lui de payer un peu mieux ses turbineurs, que de subir de tels avaros.

DANS LES TONNEAUX

Valence. — Promettre ne le ruine pas, le tonnelier Bellegarde, attendu qu'il se défile quand le moment arrive de tenir.

En leur faisant miroiter une augmentation de cinq pétards par barlos (barils), il avait débauché trois bons bougres qui, jusqu'alors, turbinaient dans une boîte où, étant donnée l'organisation dégueulasse de la société actuelle, ils n'étaient pas trop déchards. Mais, ve te faire foutre, l'augmentation promise il la leur payait, non pas en argent, mais en emmerdements de toute sorte.

Ces jours-ci, arrive à la boîte un riche zigue venant de Vienne. Les trois copains, pour saluer sa bienvenue, lui offrent une petite fête et, par conséquent, lâchent le turbin pour une journée.

Ça fout le singe en rogne, les choses s'enveniment, et finalement il va trouver les marchands de sommeil de ses esclaves pour déclarer suspension de fourchette et poser le drapeau noir sur la marmite.

Les copains avalent provisoirement leur chique, en se promettant bien de se payer une petite revanche : il s'agissait simplement d'attendre qu'une commande importante et pressée arrivât, pour envoyer le salaud à sa vraie place, c'est-à-dire aux chiottes.

Enfin, l'occasion se présente, munie d'une forte touffe de tiffes par où on pouvait la saisir. — Mes quatre zigues étaient bien d'accord. Le premier qui a fini son turbin, se pose le poing sur la hanche et déclare aux autres que rien n'est si chouette que de voir turbiner des singes pressés. (Il était arrivé une commande de cent cinquante fûts le matin même !)

De rage, le cochon se dépêche de vérifier le travail du type, et lui hurle que ses fûts coulent. Bon dieu de bois ! le camaro derouspéter :

« Où donc que ça coule ? — Ce n'est pas à moi de vous le dire, cherchez », répond la rosse, et ses mômes d'applaudir... Alors le copain : « Vous me faites chier. Fermez votre soupape illico, ou je vous la ferme avec la poignée de viande que j'ai au bout du bras. Et si vous me tarabustez, au lieu de boucher le fût, je vous déboucherai le cul, et ça ne trainera pas ! »

Croyant à un manque de solidarité de la part des trois autres, le singe s'élançe sur lui avec une douelle dans les pattes ; mais devant l'attitude du riche sieu et les murmures de ses copains, il resta baba, couillon comme un aiguiser dont on aurait cassé la meule...

Enfin les quatre zigues d'attaque, après une série de démêlés pendant lesquels le porc essaya de leur faire diverses crapuleries, plaquèrent la boîte, le cœur à l'aise et le gosier goulant.

Le singe, la singesse, leurs morpions et leur chien Marquis, qui croyaient que les tonnelles allaient leur chausser le derrière, serraient rudement les fesses et s'ils avaient eu au trou du cul seulement une douzaine d'olives, il en serait sorti une riche quantité d'huile de charogne.

JUGEURS POINTILLEUX

Perpignan. — Mille dieux, les enjuponés de là-bas ne sont pas durs à effaroucher.

Un zigue d'attaque, Jules Gendre, a ramassé vingt jours de boule de son pour avoir dit à l'avocat bécheur : « Je suis une victime de certains magistrats, mais je ne veux pas être leur dupe... »

Les juges ont vu là-dedans un outrage !

Les voilà bien avancés ? En admettant que le bon bougre ait eu tort de leur lancer son boniment, ils lui ont donné raison, — y a pas, foutre : maintenant il est leur victime !

Cré pétard, si tous les gas qui ont à se plaindre de cette maudite engeance leur crachaient à la gueule, les charognards seraient couverts de glaviaux de la tête aux pieds.

RÉCOMPENSE BOURGEOISE

Carmaux. — Il vient de radiner au pays 120 jeunes gas en rupture de caserne. Les veinards étaient de la classe !

Et foutre, quoique trois ans de militarisme soient rudement durs à subir, les fistons n'en reviennent pas abrutis. Au contraire, ceux qui en partant au service avaient encore un tantinet de préjugés dans la peau, en reviennent complètement dégrassés.

La patrie, faut pas leur en causer, nom de dieu ! Ils l'ont quèque part.

Ce qu'il y a de triste pour eux, c'est que la Compagnie ne veut pas les rembaucher, malgré l'arbitrage de 1892.

La bande à Calvignac ne trouve pas la chose mauvaise, et laisse faire sans protester : pour eux tout est pour le mieux... jusqu'à ce que ce soit leur tour d'être foutus sur le pavé. Oh, alors, les bougres n'auront pas assez d'indignation pour blâmer la Compagnie de sa crapulerie !

Pendant que les patriotoqués lèchent les doigts de pieds du tzar, les bourgeois de Carmaux — avec l'approbation des collectos, car qui ne dit rien consent, — affament 120 jeunes gens qui viennent de passer trois ans à la caserne.

Belle récompense, nom d'un foutre ! Si les fistons n'étaient pas fixés et n'avaient pas l'horreur du patrouillotisme, ce qu'ils endurent maintenant leur ferait ouvrir les quinquets illico.

CHOUETTE RÉUNION

Lille. — C'est le quart-d'œil de Moulin-Lille qui n'était pas content, l'autre jour. Imaginez-vous qu'à l'occase de la venue de deux camaros, les copains ont emmanché une réunion.

Ça s'est très bien passé, à part que le rous-sin groumait comme un enragé parce qu'il n'y avait pas de président.

Cette andouille-là n'en vivait plus ! Bougre de Jean-le-Cul, si tu n'étais pas payé pour ne pas voir clair, t'aurais profité de la circons-

tance pour te rendre compte qu'un président de réunion est aussi utile qu'une cinquième roue à une voiture à bras.

SINGES FICELLES ET DIRECTEUR SALAUD

Troyes. — La fabrique de bonneterie Delosthal est sous la coupe d'un directeur qui est un sale bougre d'exploiteur.

Et d'abord, les camanos, que je vous dise que les patrons de ce bagne ont trouvé un truc pour être bien vus de leurs ouvriers. Ils passent pour ne pas être de mauvais types, voici comme : au lieu de surveiller leur boîte, de la gérer, d'y foutre leur sale piton à propos de bottes, ils ne s'en occupent pas du tout ; ils laissent le directeur faire à sa fantasia, se contentant d'empocher les bénéfices.

De la sorte ils ont tout profit : ils palpent la braise et sont bien considérés.

C'est sur le directeur que se concentrent toutes les haines des prolos, — et foutre, c'est pas à tort, il les mérite !

Le seul tort des exploités c'est de ne pas augmenter leur ration de haine, afin de faire une part aux grands singes.

Bon dieu, c'est sans fin ni cesse que le directeur fait des vacheries aux prolos ! Si cet astèque recevait autant de marrons sur la trombine qu'il fait de crapuleries, sa gueule serait vivement en compote.

Un des trucs qu'il aime, c'est de saquer les vieilles ouvrières qui ne marchent plus à son gré, ou bien qui viennent à être malades.

Le cochon les fout à la rue sans pitié ! Turellement, il les remplace par des giron-des filles qu'il se promet d'enjamber.

Mais, turellement aussi, le plus souvent, le porc en est pour ses frais, car quoiqu'il soit jeune les ouvrières n'en pincent par pour sa fiole.

Elles se sentent femmes et savent que subir les fantasias de l'exploiteur, c'est s'avilir !

FLICARD ROSSÉ

Et de deux, à **Troyes** : le ficard Percheron, une bourrique de marque qui, en 1890, lors de la manifestation du 1^{er} mai tapa dur sur le populo, vient de recevoir une raclée dont il portera longtemps le souvenir.

Le salaud, profitant de l'absence d'un bon bougre, s'introduit chez lui pour faire du plat à la ménagère.

Pour une idoche malheureuse, le roussin ne pouvait pas trouver mieux.

Le gas en question rentre à la piôle, y trouve le salaud et sans chercher midi à quatorze heures, il empoigne la bourrique, lui fout une raclée soignée et le fait rouler au bas des escaliers, avec un bon coup de pied dans le Carnot.

Le Percheron, la gueule en marmelade et les abattis disloqués, crie comme un cochon qu'on écorche.

Ça lui a porté malchance, car son patron, baptisé « le chef des cocufins » a été ainsi obligé de lui foutre une mise à pied, en attendant mieux.

CHAMAILLERIES SOCIALARDES

Et de trois, toujours à **Troyes** : deux sociaux à la manque passent leur temps à s'engueuler faramineusement. D'abord frangins, comme cul et chemise, ils se sont brouillés à cause de la sacrée ambition qui les ronge. Comme tous deux voudraient décrocher la timballe de conseiller prud'homme ils s'agonisent de sottises.

Les anarchos rigolent de la chose ! Dame, ils se souviennent du temps où Leloup les engueulait de sale façon dans les réunions socialardes.

C'est justement ses copains qui vengent les zigues d'attaque de la bave de cet ambitieux braillard. Le voilà expulsé du Parti ouvrier, ou qu'il faisait de la rouspétance contre l'autorité du pontife Pédron, dit « la Morale ».

BOURRIQUE EXPLOITEUSE

Saint-Juéry. — La salle fripouille d'Espinasse, dont j'ai parlé il y a quelque temps, continue de plus belle à emmerder les prolos. Il est terriblement en rogne de voir que les

pauvres bougres qui jusqu'ici avaient enduré ses crapuleries sans ronchonner, commencent à la trouver mauvaise et montrent les dents. Avant, tout pliait sous sa volonté, maintenant c'est plus ça !

Les gas de son bague sont solidaires et la vache y trouve un cheveu. Aussi bien se creuse-t-il la caboche pour cauler la Syndicale.

Il y a de ça une quinzaine, il a fait appeler la délégation des meuleurs et leur a tenu un boniment à faire accoucher d'un torche-cul russe Sadi-Charogne lui-même. Il ne comprenait pas ce qu'ils voulaient, ils allaient fourrer l'anarchie dans les ateliers, et patati et patata... En plus, il allait arrêter la fabrication des limes, si tous les meuleurs ne reprenaient pas le collier de misère, le lendemain à 6 heures du matin.

Ça a été comme des dattes, pas un des bons bougres n'est allé gratter...

Dis-moi l'Espinasse, deux mots, bougre de cochon : t'emploies le mot « Anarchie », tu ne ferais pas mal d'essayer de le comprendre avant de t'en servir.

Tu ne sais donc pas que les anarchos veulent vivre en frangins avec tout le monde, une fois la vermine patronale, pitriotique, financière et jugeuse, écrabouillée ! Le jour ou cette saloperie sera enfoncé dans cent mille pieds de mouscaille y aura plus de mistoufle, et tous les bons zigues respireront en paix.

En attendant gare à ton cuir ! Vois-tu qu'un de ces quatre matins on te tanne les fesses.

EXPLOITEUR ROULÉ

Rive de Gier. — Un grand marlou de patron verrier, l'exploiteur Chipier, n'est pas à la noce. Pistonné par un de ses copains, le cléricochon Valin de Givors, il a voulu plumer ses prolos jusqu'à la gauche.

Comme les verriers sont des gas à la redresse, ils n'ont pas voulu se laisser faire et ils se sont foutus en grève.

Cette chipie de Chipier a alors voulu faire rappliquer des prolos de Belgique et du nord de la France, mais comme les verriers se tiennent les coudes et sont fédérés internationalement, y a rien de fait !

Qu'a fait le singe ? comme dernière rosserie il a foutu les gas à la porte de leurs logements. La colère commençait à bouillonner quand un patron d'Andrésieu, qui plus mariole que les autres n'a pas voulu adhérer au syndicat patronal, a allumé sa verrerie qui ne marchait pas et a embauché les copains de Rive-de-Gier.

Le Chipier fait une sale bobine, il a craché en l'air et ça lui est retombé sur le pif.

CHOUETTES FLAMBEAUX

Un groupe de copains viennent d'avoir une idoche galbeuse : ils se sont alignés pour publier des petioties brochures destinées à être distribuées gratis.

La première vient de paraître : c'est le *Conseil de Révision*, par Tolstoï.

Pour recevoir des ballots de celle-là et des suivantes, y a qu'à envoyer le montant des frais d'envoi à Ritzerfeld, 7, avenue des Ternes, ou à la Révolte. (3 kilos, 0 fr. 60 en gare et 0 fr. 85 à domicile).

La Revue anarchiste, du 15 au 31 octobre, publie : Quand on veut plaire au Czar, par Victor Barrucand. — Alexandre III et Alphonse Humbert. — Esquisse d'un état d'esprit, par Camille Mauclair. — Excitations, par Maxime Romain. — Des Faits, par les Semeurs. — Paulino Pallas, par Henri Gauche. — Une Fripouille, par Noctiluca. — Représentation d'art, par A. Ferdinand Hérold. — Au Soleil — 15 centimes le numéro, 32, rue Gabrielle, Paris.

Les copains de Dijon ont pris l'initiative de publier un petit canard local, sous forme de brochure. Le 1^{er} numéro verra le jour avant le 1^{er} novembre.

Appel est fait aux camarades ; pour toutes communications s'adresser à Hinaut, Chemin des Charbonniers, Dijon.

COMMUNICATIONS

Paris. — Les *Libertaires Ardennais*, réunion les lundis à 8 h. 1/2 du soir, 53, rue Louis-Blanc.

— Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du douzième, réunion tous les samedis, au local convenu.

La *Jeunesse antipatriotique* du vingtième arrondissement convoque les camarades afin de discuter sur la tactique en vue de la formation d'un groupe stable pour faire une propagande efficace contre l'idée de patrie. Pour cela nous convoquons les compagnons sérieux à la réunion du samedi 21 octobre 1893, à huit heures et demie, salle Chabroche, ancienne salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

— Le groupe des 5^e et 13^e arrondissements, réunion samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Messiez, rue Mouffetard, 127.

Ordre du jour : Socialisme et Anarchie ; 2^e Socialisme autoritaire et patriotisme.

Plusieurs camarades prendront la parole.

N. B. — Les camarades du groupe font de nouveau appel à l'initiative individuelle et espèrent que chacun portera sa part d'étude sur les questions proposées.

Reims. — Réunion générale d'un groupe, le dimanche 22 octobre à 3 heures, au Cruchon d'Or, rue de Cernay. Tous les compagnons sont invités.

Question de la conférence.

Troyes. — Le *Père Peinard* est en vente chez tous les libraires et bureaux de tabac. Dépôt chez Montperrin, 32, rue Saint-Aventin. Porte à domicile.

Dijon. — Tous les copains sont invités à assister à la réunion du groupe, chemin des Charbonniers, près de la rue Marceau.

Lille. — Réunions samedi et dimanche, suivies de soirée familiale au Chalet, 160, boulevard Victor Hugo.

Londres. — *Avis aux compagnons et groupes de province.* Un groupe anarchiste de déserteurs et réfractaires réfugiés à Londres, vient de faire un nouveau tirage à vingt mille exemplaires, du manifeste de Tolstoï sur le *Conseil de révision*, paru récemment dans le *Figaro* et la *Révolution*.

Tous les camarades qui voudraient en distribuer doivent s'adresser au compagnon *Emile Bidault*, *Charlotte Street, 97, Fitzroy square London W.*

Le groupe demande seulement que les camarades payent le port, soit 3 francs le mille rendu franco.

Les compagnons peuvent envoyer des timbres-postes français.

Puteaux. — Salle Paulus, 73, rue de Paris, 21 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, grande réunion publique et contradictoire, organisée par la *Jeunesse Libertaire*, groupe d'études sociales.

Les sujets traités seront :

1^o La situation révolutionnaire dans la cinquième circonscription de Saint-Denis ;

2^o La question internationale et les manifestations franco-russes ;

3^o La grève générale ;

4^o La misère et ses conséquences.

Il sera perçu 0.25 cent. pour couvrir les frais. Entrée libre pour les dames.

Le citoyen Chauvin, député de la circonscription, est invité par lettre. Le citoyen Chapouillé, membre du Parti Ouvrier, est aussi invité, d'après sa demande, pour être entendu contradictoirement.

Les camarades partisans de donner le plus d'extension possible à nos idées sont priés de ne pas manquer, car on ne fait jamais trop d'efforts.

Lyon. — La rédaction de l'*Insurgé*, organe communiste-anarchiste, hebdomadaire, demande aux copains et dépositaires de la *Révolution* et du *Père Peinard*, ainsi qu'aux groupes anarchistes de France, de bien vouloir, s'ils désirent vendre ou recevoir l'*Insurgé*, adresser les demandes au journal, rue Tramassac, 26, Lyon ; il leur sera envoyé un numéro gratis pour qu'ils prennent connaissance du but qu'il poursuit.

Valence. — Les camarades de Valence, s'étant groupés pour la formation d'un groupe d'études sociales, dont le siège sera avenue de Chabeuil, buvette Gachon, invitent tous les travailleurs, sans distinction de parti ou d'école, à y venir discuter amicalement tous les samedis soirs et dimanches, les idées communistes anarchistes.

PETITE POSTE

L. Nantes — L. Orléans — L. Londres — C. Tennerre — E. Fontenay — P. St-Quentin — G. Marseille — R. Romans — C. Châlons — T. Mézières — G. Constantine — G. St-Denis — H., D. Roubaix — D. Carmaux — L. Havre — H. Chartres — S. Villers — B. St-Nazaire — A. Angers — P. Villefranche — F. Amiens — V. Lille — M. Troyes — L. Reims — V. Auzon, reçu galette, merci.

Pour pousser à la roue de la Sociale : L. Réole, 1 fr. — Quête faite pour la propagande anarchiste dans la réunion de la rue Hypolite, par un compagnon du 14^{me}, 1 fr. 50.

— Les compagnons en correspondance avec Philippe-Pierre peuvent lui écrire au bureau.

Père Barbassou. — Je t'ai écrit deux lettres en quinze jours, tu n'y fais aucune allusion, ne les aurais-tu pas reçues ? Réponds *illico*.

D..., *Roubaix.* — Reçu, il y a eu oubli, merci.

— Les camarades de Montmartre demandent au compagnon Octave Massein, de Bruxelles-Ixelles, s'il a reçu lettre et mandat M. V. Répondre au copain Bouchez, 40, avenue de Saint-Ouen, Paris.

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

Ohé, les camaros, il m'est venue une idoche : chaque bon bougre se paie annuellement un Almanach, farci de noms de putains et de marlous qu'on a canonisés. En outre, y a des histoires à dormir debout.

Pour lors, l'envie m'est venue d'accoucher d'un Almanach qui soit un peu plus à la hauteur. Et illico je me suis attelé au turbin.

L'Almanach est en chantier.

D'ici une quinzaine, il sortira du four.

Y aura de chouettes gravures, de galbeuses histoires et des prédictions épatarouflantes pour l'année 1894.

Pour l'instant, je pose ma chique, j'en dis pas plus long afin que les copains gardent l'eau à la bouche. Le prix de l'Almanach sera de 25 centimes.

EN VENTE

aux bureaux du PÈRE PEINARD

Chansons, avec musique, à deux ronds : Fait plus de gouvernement. — La mort d'un brave. — Le Chant des Peinards. — L'internationale. — Le droit à l'existence. — Y a rien de changé. — Le Père Peinard au populo. — Les grands principes. — Ce que nous voulons. — Les Concerts insoumis.

Chansons à un rond, airs connus : Comm' c'est bon la vie. — Germinal. — J'n'aime pas les sergots. — Le Père Duchesne. — La Carmagnole Sociale et la Carmagnole des Mineurs (ensemble). — Prise de Possession ou Ouvrier prends la machine, etc. — Les Briseurs d'images. — Debout frères de misère (chant international). — Le Chant des Trimardeurs. Les Pieds plats (les deux Chansons ensemble). — Les enfants de la nature — La Marianne. — La Bataille. — Les Jacques. — Le drapeau des révoltés. — Noël Misérable.

Récits et poésies. — Germinal. — L'Or. — Vivement ! Brave ouvrier. — Aux grévistes de Carmaux. — La défense du Chiffonnier.

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques

Roux.	» 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890	» 50
<i>Première série</i> du <i>Père Peinard</i> (sauf le n ^o 1)	
numéros 2 à 61 (1889-90)	6 »
<i>Deuxième série</i> , 62 à 93 (1890) cartonn	3 »
Troisième année (1891)	6 »
Quatrième année (1892)	6 »
Entre Paysans, dialogue	» 10
Les hommes et les théories de l'Anarchie, par	
A. Hamon	» 10
Les tablettes d'un lézard, par Paul Paillette	1 »

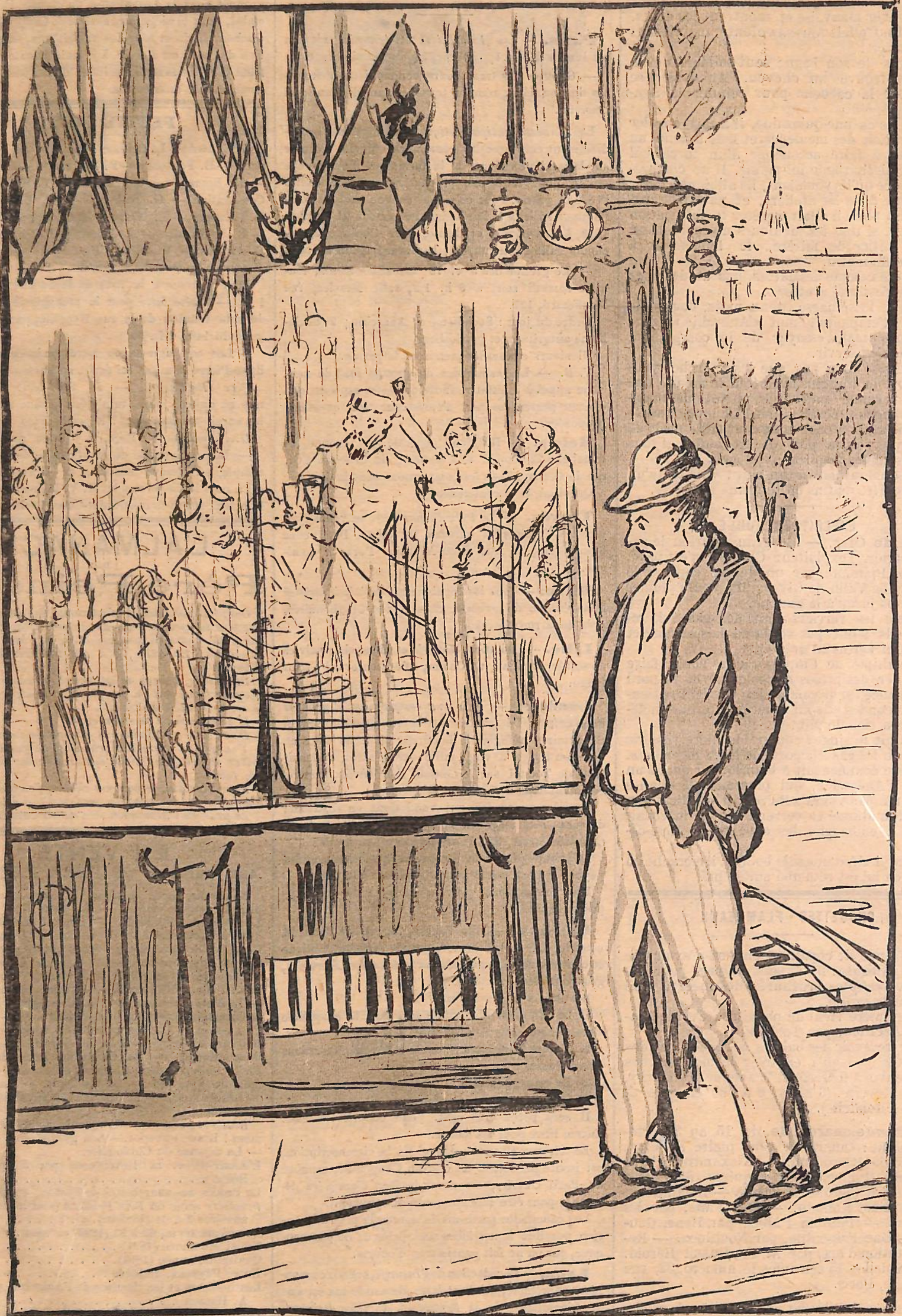
Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,

4 bis, rue d'Orsel, Paris.

GUEULETONNAGES FRANCO-RUSSIENS



Ils s'emplissent rudement et je fais ballon! C'est pourtant nous qui carmons.....
Si seulement ils pouvaient péter d'indigestion.